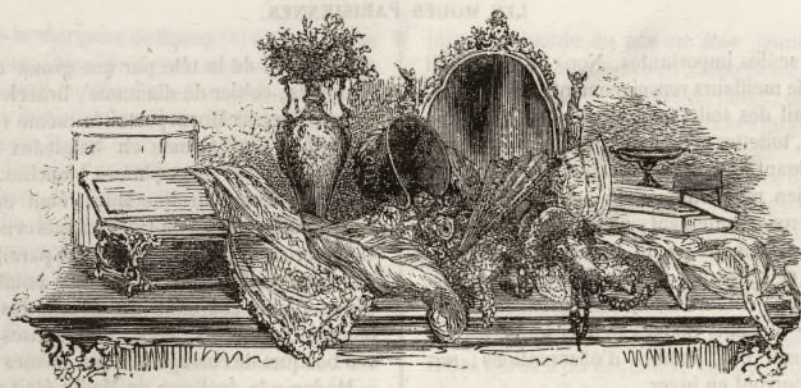




LES MODES PARISIENNES

*Bonnet et lingerie de M^{me} Colas, rue Vivienne 67
Costume d'homme d'Humann, rue N^o des petits Champs, 83.
Coiffures pour hommes andoque, 5, rue Laffitte.*

Paris chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.
Ayuntamiento de Madrid



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
LES DEUX PEINTRES, par MARIE AYCARD. —
CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS
ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



Il est une remarque faite par toutes les femmes; c'est que jamais les coiffures de fleurs n'ont été aussi séduisantes que depuis quelques années; cet hiver surtout elles sont montées avec une poésie infinie : ces grandes branches qui tombent, qui se détachent au hasard, sont d'un irrésistible effet. Le grand magicien, le grand poète des fleurs qui a inventé ces fleurs, plus naturelles que les fleurs naturelles, celui à qui nous devons enfin les tiges flexibles, c'est Constantin; on peut dire de lui qu'il a créé les coiffures de fleurs, car elles n'existaient pas comparativement à ce qu'il en a fait.

Ajoutez aux fleurs naturelles les fleurs, les feuillages que, chaque hiver, dame fantaisie lui suggère, et vous ne serez plus étonné de cette prodigieuse variété de coiffures.

Ne citons seulement que ses dernières créations : les raisins fantastiques de toutes nuances, les uns mats, les autres paraissant taillés dans les cristaux de Bohême; — les feuillages de velours, non moins fantastiques, les uns en velours, les autres en satin, illustrés d'or, d'argent; — les fruits et les feuillages; — et enfin sa magnifique coiffure en feuillage et plumes, qu'on cache avec soin aux regards indiscrets afin qu'elle ne tombe pas dans les mains de fleuristes vulgaires qui n'en feraient qu'une pâle copie.

Le bal au profit des pauvres du 2^e arrondissement qui sera donné, le samedi 23 février, dans la salle de l'Opéra, promet d'être magnifique. Voici la liste des dames patronesses :

Mesdames Anicet Bourgeois, — Baroche, — la comtesse de Behague, — Bigorne-Lagneau, — Boscary de Villeplaine, — de Bos, — Chevreux, — Duprez, — de Fontenay, — Achille Fould, — Touret, — Foy-Davenne, — Glandaz, — Gratien, — Heurteloup, — Victor Hugo, — la marquise de Las Marismas, — Lavaux, — comtesse Le Marrois, — Marie, — Mertian, — Mongalvy, — Morisseau, — Paillet, — Roger, — E. Scribe, — Thery, — Thiers, — Tiphaine, — Desauneaux, de Vaines, — comtesse de Vergennes, — comtesse de Villard, — Wolowski.

Comme on le voit, les bals se continueront pendant et après le carême; aussi, en attendant les modes du printemps, dont nous ne nous occupons que dans le mois de mars, les modes de bal

seront les seules importantes. Nous croyons qu'il n'est pas de meilleurs renseignements que de donner le détail des toilettes portées par les femmes du monde, toilettes créées par nos premières couturières. Quant aux costumes d'hommes, nous ne pouvons rien mentionner de nouveau. Nous recommanderons seulement, au moment des bals, le coiffeur à la mode parmi les élégants, Andoque (1); il ne serait pas de toilette d'homme complète sans une coiffure de ce coiffeur.

La série des bals donnés depuis le 1^{er} février nous a fourni bon nombre d'observations; nos lectrices pourront en juger.

C'est le 1^{er} février qu'a eu lieu la magnifique soirée donnée par le prince et la princesse Callimaki, à l'ambassade ottomane, soirée tant désirée par toutes les dames et pour laquelle les invitations avaient été envoyées quinze jours à l'avance. Tout ce que peuvent réaliser les rêves orientaux avait été déployé dans cette fête.

A neuf heures précises les salons se sont ouverts à plus de quinze cents personnes. Dans cette foule brillaient les plus riches toilettes et les plus éclatants uniformes; le corps diplomatique y était au grand complet, ainsi que l'élite de tout ce que Paris renferme de haut placé.

Les deux frères Strauss conduisaient les deux orchestres. Une immense galerie construite dans le jardin réunissait quatre des salons, qui, au nombre de douze, étaient splendidement décorés.

Un double buffet ouvert toute la soirée était destiné à faire attendre le souper, qui fut somptueux.

Beaucoup de femmes qui ne vont pas chez le président s'y faisaient remarquer, le faubourg Saint-Germain y était représenté en assez grand nombre.

La princesse Callimaki avait un costume français par sa robe de crêpe blanc à trois jupes découpées en ondes et bordées d'un petit ruché de ruban, et orientale par les plus beaux diamants; il y en avait dans les bouquets de feuillage qui étaient placés sur chacune des jupes et dans la couronne de feuillage qui composait sa coiffure. Ces diamants, montés pour la plupart en aiguillettes, produisaient un admirable effet.

Le prince Callimaki portait un uniforme de drap bleu brodé d'or, avec le grand-cordon de l'ordre du Nischam et de la Légion-d'Honneur.

On remarquait également dans cette soirée le fils du colonel Selves de Lyon (Soliman-Pacha).

La princesse Mathilde portait une robe de moire antique paille avec berthe formée de deux rangs de dentelle, et bouquet de corsage en fleurs violettes et feuillage vert; ses cheveux, en bandeaux plats, étaient ornés d'un petit bandeau tressé en chenille bleu de ciel et argent qui se terminait de

chaque côté de la tête par une grosse cocarde de diamants; collier de diamants, bracelets idem.

La princesse Murat portait la même robe, mais sa coiffure était formée en bandeaux bouffants, accompagnés de deux plumes blanches.

La princesse Caroline Murat était en robe de crêpe blanc, garnie de trois volants ornés au bord d'une broderie en paille; berthe pareille au corsage. Sa coiffure en bandeaux bouffants était ornée d'une couronne de fleurs des champs, bluets, coquelicots, épis, marguerites, herbes; son bouquet de corsage était en mêmes fleurs.

Madame la duchesse de Mailly était en robe de moire noire ornée de cinq volants de dentelle noire, ayant en tête trois petits rubans satinés posés à plat. La berthe pareille. Sa coiffure en bandeaux accompagnés de deux plumes noires.

Madame la comtesse Hippolyte de la Rochefoucauld était en robe de velours bleu de ciel ornée de trois volants de dentelle, la berthe pareille, les manches larges en dentelles; les cheveux nattés en bandeaux; de chaque côté de la tête une touffe de feuillage en velours, sur le milieu un immense diadème en diamants.

Lady Henriette Dorsay était en robe de soie rose ornée de bouillonnés de tulle rose, capitonnée de loin en loin par des nœuds de satin rose; le corsage drapé de tulle rose. Sa coiffure en bandeaux était ornée d'une guirlande de fleurs et de feuillage en argent et terminée de chaque côté de la tête par des flots d'aiguillettes en argent.

Madame de Milloise était en robe de velours rose ornée d'un tablier formé de deux rangs de dentelle, terminé de chaque côté, un peu plus bas qu'à mi-jupe, par des cocardes de satin rose ornées de diamants; berthe de dentelle. Coiffure en fleurs roses, feuillage et diamants.

Madame Émile de Girardin était en robe de taffetas blanc garnie de trois volants, chaque volant orné lui-même d'un petit volant brodé en soie blanche; la berthe pareille. Ses cheveux blonds en anglaises ornés d'une guirlande de feuillage et clochettes, le tout blanc.

Madame de Veine était en robe de tulle rose; les cheveux en bandeaux nattés avec coiffure de roses blanches et roses.

Madame la comtesse Maison était en robe de damas blanc à deux jupes, la seconde presque aussi longue que la première, mais relevée du côté gauche par une agrafe de diamant. Sa coiffure et son bouquet de corsage étaient en fleurs de grenadiers rouges; ses cheveux en anglaises.

Madame Hubert de Lisle portait une robe rose brochée, le corsage était à pièce garnie par des échelles de dentelles surmontées de plissés de rubans, encadré par une berthe châle en dentelle. Sa coiffure en bandeaux bouffants était ornée de fleurs roses.

(1) Rue Laffitte, 5.

Madame la marquise de Boissy (1) était en robe de soie noire, bleu de ciel et argent, la berthe en pareille était bordée d'une frange d'argent, les cheveux en anglaises ornés de feuillage d'argent.

La princesse Turgot était en robe brochée paille, berthe de dentelle; sa coiffure en fleurs rouges et feuillage lisse. — Mademoiselle Turgot, sa fille, était en robe de crêpe bleu.

On y remarquait encore beaucoup de jolies toilettes, parmi lesquelles nous citerons celle d'une charmante jeune femme, qui se composait d'une robe de tulle blanc à deux jupes sur dessous de satin, la seconde jupe de tulle ouverte sur les côtés, le devant formant tablier, un peu plus court que le reste de la jupe. Ce tulle était brodé à pois d'or. La première jupe n'était brodée que de guirlandes autour et le long des intervalles de côté.

Sa coiffure était en feuillage vert et en fleurs accompagnées de perles d'or. Le bouquet de corsage semblable.

Le six février, M. le préfet donnait son dernier bal à l'Hôtel-de-Ville, son dernier pendant le carnaval, car on parle d'un bal pour la mi-carême.

Il y a tellement de monde à ces fêtes, qu'il est presque impossible de bien voir les toilettes; cependant nous en avons avec grand-peine remarqué plusieurs qui méritent d'être citées. Comme il n'y avait, à l'exception du général Cavaignac, de M. Ferdinand Barrot et de quelques représentants, que très-peu de personnages connus, nous ne parlerons que des toilettes :

— Coiffure composée d'un petit rond en tulle brodé d'or d'où s'échappaient, de chaque côté et tombant en très-grandes grappes, des fleurs et des feuillages grenat. Robe de satin bleu de ciel à deux jupes, la seconde ouverte des côtés en tunique arrondie bordée tout autour d'une frange d'argent.

— Coiffure de fleurs mélangées de fruits avec grand feuillage tombant plus bas, de chaque côté, que le décolleté de la robe. Robe de taffetas rose garnie de cinq volants d'application de Bruxelles; corsage à berthe. Châle en dentelle avec échelle de corsage en dentelle surmontée d'un petit ruché de ruban.

— Coiffure de fleurs rouge-cerise à grandes grappes tombantes sur les épaules. Robe de taffetas cerise ornée de deux grands volants de dentelle.

— Coiffure en feuillage bleu de ciel à tige d'argent. Robe de velours-épinglé bleu de ciel ornée d'un tablier de dentelle enjolivé de ruban; corsage avec échelle de dentelle encadrant la pièce du corsage.

Fleurs rouge-brillanté avec feuillage de velours rouge-pourpre; robe tunique en taffetas

jaune festonnée du bas en soie jaune à larges dents. Robe de dessous en crêpe blanc dépassant la tunique de deux travers de doigt; corsage à la grecque festonné du haut; manches larges relevées en draperie et festonnées au bord.

Nous avons fait une remarque à ce dernier bal, c'est que les feuillages des coiffures s'allongent d'une manière immodérée. Nous avons vu des jeunes filles et des jeunes femmes dont les feuillages des coiffures tombaient beaucoup plus bas que le décolleté du corsage.

Il y avait comme à toutes les fêtes beaucoup de robes garnies de dentelles, ce sont toujours les plus riches toilettes.

Un grand nombre de dames anglaises se faisaient remarquer par des parures aussi riches que jolies.

A ces dernières fêtes les coiffures des demoiselles Romain ont fait sensation, leur nom circulait dans toutes les conversations de toilettes. Jamais triomphe n'a été plus flatteur, car il était décerné par les femmes les plus élégantes du monde.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Coiffure de feuillage en velours bordé d'argent traversant le devant de la tête; de chaque côté est une petite plume d'autruche. Robe de tulle à deux jupes, la première en tulle de Lyon garnie de neuf rangs de petite blonde, la seconde en tulle-illusion découpée en onde au bord et garnie de sept rangs de blonde très-froncée. Bouquet de jupe pareille à la coiffure. Corsage à berthe-châle couverte de petites blondes, le devant du corsage garni de même.

Bonnet de dentelle orné de fleurs. Robe de taffetas broché garnie de dentelle au corsage.

LES DEUX PEINTRES.

Vers le milieu de l'année 1800, par une de ces matinées douteuses qui tiennent de l'hiver et du printemps, un jeune homme de vingt ans à peu près sortit de la boutique d'un célèbre marchand d'estampes de Charing-Cross à Londres, et il allait se diriger vers son humble demeure, dans un des quartiers les plus éloignés de la ville, lorsqu'il s'arrêta devant une espèce d'émeute assez commune à Londres à cette époque. Une bande de petits garçons, hôtes habituels d'une école voisine, entourait un homme de cinquante-cinq ans environ et formait autour de lui un cortège étourdissant en criant à ses oreilles :

A French dog! a French dog!

Nulle part la populace n'est polie, et on sait que celle de Londres est plus brutale qu'aucune autre : la haine de la France a toujours été d'ailleurs la première vertu politique des Anglais; peut-être même a-t-elle été plus vive chez eux que l'amour

(1) Autrefois comtesse Guiccioli.

de la patrie. A l'époque dont nous parlons, cette haine avait atteint son paroxysme le plus élevé. Nous étions si heureux ! nous brillions, en effet, d'un si vif éclat, les campagnes d'Italie, les féeriques récits qui venaient d'Égypte, un jeune consul qui semblait vouloir envahir le monde et faire de tous les États de l'Europe des satellites de la République française ; tout envenimait la rage de nos ennemis, et leurs enfants mêmes apprenaient d'eux à nous haïr. Cette haine portait son fruit au moment même ; aux enfants se joignaient déjà quelques ouvriers qui serraient les poings, et la position du Français devenait fort embarrassante.

Le jeune homme s'avança brusquement au secours du faible, il renversa trois ou quatre petits garçons qui lui barraient le chemin, et, se plaçant devant le Français, il ferma ses deux larges poings, prit l'attitude d'un boxeur, et ses adversaires, comme dit Walter Scott, le trouvèrent d'un métal trop dur pour engager le combat. C'était un Écossais qui devint plus tard un des favoris du romancier des Stuart ; né à Cults, dans le comté de Fife, il était le quatrième fils d'un ministre protestant ; il arrivait à Londres après avoir passé quatre années à l'Académie d'Édimbourg sous la direction du peintre Graham, et, encore inconnu, il ignorait, hélas ! s'il ferait jamais autre chose que des esquisses pour le marchand d'estampes de Charing-Cross. Quand le Français fut dégagé et loin de toute insulte, le jeune Écossais le regarda, et, surpris de voir des larmes rouler dans ses yeux, il lui dit :

« Allons, monsieur, ne vous chagrinez pas ainsi, ce n'est rien ; de méchants enfants qui répètent une mauvaise leçon. Ma foi, à votre place je serais ravi de tout ceci ; ce n'est pas la haine d'un ennemi qui doit déplaire à une nation, c'est son mépris... Notre haine, monsieur, prouve notre estime. Si on vous eût pris pour un fils du Gange, pour un bourgeois de Dinapore ou de Calcutta, on vous aurait laissé passer sans rien vous dire ; mais un Français ! oh ! monsieur, c'est autre chose.

— Je vous remercie, mon ami, répondit le Français, dont l'émotion était toujours visible... Je vous remercie, mon sauveur...

— Votre sauveur ! s'écria l'Écossais, je vous ai délivré de quelques cris fatigants, mais je n'ai pas sauvé votre vie ; *John Bull* est violent, il tempête, il crie, il s'emporte, mais il respecte la vie de ses semblables. »

Cependant ils avaient quitté Charing-Cross, et de rue en rue étaient arrivés devant une maison assez simple, à la porte de laquelle le Français frappa en maître ; un domestique ouvrit aussitôt, et ces deux personnes qui étaient encore inconnues l'une à l'autre entrèrent. Un je ne sais quel charme attachait le jeune peintre au Français ; un instinct secret l'avertissait peut-être qu'il allait

trouver auprès de lui une haute leçon. Après avoir traversé un vestibule et un parloir, ils entrèrent enfin dans une pièce ronde et éclairée par le haut : c'était un atelier.

« Comment, monsieur, s'écria le jeune homme, vous êtes peintre ?

— Hélas ! oui, mon ami, » répondit le Français en se laissant tomber sur un fauteuil.

Le jeune Écossais, éperdu de plaisir et d'admiration, courait d'une toile à l'autre ; tout nouveau dans la capitale, il ne connaissait guère encore que l'école d'Édimbourg, et quoiqu'il eût déjà produit deux tableaux qu'on avait comparés à deux Van-Ostade, il n'avait jamais vu ni Van-Ostade, ni Teniers, ni aucun de ces maîtres qu'il a peut-être égalés depuis. Ce qu'il avait sous les yeux ne ressemblait en rien aux types que jusque-là il s'était attaché à reproduire ; mais jamais le jeune Écossais n'avait admiré un dessin si chaste et si pur, un art si heureux d'animer la toile en flattant l'œil par la grâce des contours et l'emploi savant des demi-teintes. Sur un grand chevalet était une toile commencée, et l'Écossais put s'initier à l'aise dans tous ces mystères du pinceau qui essaie et refait vingt fois avant d'amener à bien ses créations. Sur deux chevalets plus petits, on voyait deux portraits achevés ; le jeune homme ne se lassait pas de les admirer, et enfin dans un coin éloigné, sous l'ombre que projetait un Apollon, un quatrième chevalet soutenait un tableau recouvert d'une toile.

Cependant le peintre français s'était levé ; il se promenait à grands pas dans son atelier, et ses paroles entrecoupées faisaient sentir à l'Écossais qu'il n'avait pas oublié la scène de Charing-Cross.

« *A French dog!* disait-il, *a French dog!* ils ont raison : pourquoi quitter mon pays ? pourquoi... et voyant que le jeune homme était toujours immobile devant les deux portraits : — Celui-ci, lui dit-il, monsieur, à droite, est le portrait de lord Mansfield ; à gauche, sir Georges Beaumont, deux amateurs fort distingués. »

Puis il reprit sa promenade. L'Écossais s'avança vers lui ; il prit dans ses mains la main maigre et délicate du peintre :

« Monsieur, lui dit-il, si vous croyez, en effet, que je viens de vous arracher à une scène dangereuse pour vous ; si vous pensez me devoir quelque reconnaissance, trois mois dans votre atelier ; je vous en supplie, pas davantage.

— Vous êtes peintre, monsieur ?

— Je le croyais avant d'entrer ici : je vois aujourd'hui tout ce qui me manque.

— Vous êtes Anglais ?

— Écossais, du comté de Fife.

— Et vous vous nommez ? »

L'Écossais avait cette dose de prudence et de circonspection qui n'abandonne jamais ses compatriotes, et il ne livra que la moitié de son nom.

« Je me nomme David, répondit-il.

— David! David! s'écria en sanglotant le Français à qui ce nom rappela un de ses plus heureux rivaux; David me l'avait dit: — Pierre, ne quitte pas ton pays quand la liberté arrive; les arts sont les compagnons de l'indépendance et du courage. Reste avec nous, Pierre; profite comme nous du jour nouveau qui se lève... Malheureux! que ne l'ai-je écouté! Je ne serais pas aujourd'hui inconnu dans ma patrie, je n'en serais pas réduit à regarder comme une faveur de peindre des Anglais...

— Monsieur! s'écria l'Écossais dont la fierté nationale était offensée.

— Oui, mon ami, continua le peintre français, la peinture est une muse; le pinceau, comme la plume, écrit pour l'avenir, et ce sont les souvenirs du pays qui encouragent et qui agrandissent le talent. »

A ces mots, Pierre, cet artiste qui avait suivi les émigrés et qui avait demandé aux émigrés les couronnes que lui réservait la France, prit l'Écossais par la main, et, le conduisant devant le quatrième chevalet, il arracha le voile qui recouvrait son tableau :

« Regardez, » lui dit-il.

Ce tableau représentait une chapelle catholique : devant un autel magnifique était un prêtre revêtu de ses habits pontificaux, et, à ses pieds, sur les marches de l'autel, des militaires agenouillés et revêtus de l'habit rouge des Anglais, portant au chapeau leur cocarde noire. Le prélat étendait sur eux ses mains et bénissait tous ces hommes qui allaient partir pour quelque hasardeuse expédition. Toutes ces figures, peintes avec un soin extrême, étaient des portraits.

« Mon Dieu! que c'est beau! s'écria l'Écossais.

— J'en ai peur, répondit l'artiste français avec une mélancolie douloureuse. Eh bien! jeune homme, ce tableau est une faute... Ce prêtre appelle la vengeance du ciel contre la France, ces militaires sont des Français qui, soldés par l'Angleterre, revêtus de ses couleurs, vont partir pour Quiberon... Ah! mon ami, la guerre civile tant qu'on voudra, elle est coupable sans être déshonorante : mais appeler l'étranger, mais conduire au sein de sa ville et de son pays leurs soldats, leurs vaisseaux, leurs canons! jamais, mon ami... Pour eux, ils sont morts bravement, et leur courage leur fera pardonner leur coupable erreur... mais moi, qui me pardonnera? Pourquoi mes pinceaux ont-ils retracé une scène pareille? Ah! plaignez-moi, mon ami, j'ai écrit contre ma patrie. »

L'Écossais s'éloigna d'un pas, et prenant sur une table un de ces couteaux avec lesquels on étend les couleurs sur la palette, il le présenta au peintre.

« C'est un chef-d'œuvre, lui dit-il; mais n'im-

porte, détruisez-le, puisqu'il vous cause tant de remords. »

L'artiste éloigna le couteau d'un air découragé :

« Il n'est plus temps, mon ami, toutes ces figures sont des portraits, et il existe déjà cinq ou six copies de mon œuvre; d'ailleurs, ce tableau n'est plus à moi, il appartient à une veuve dont le mari est mort à Quiberon; cette image est tout ce qui lui reste, et l'homme dont je juge aujourd'hui l'action si sévèrement est un martyr pour cette femme : ainsi, à une action coupable j'en ajouterais inutilement une autre. »

Au même moment une femme entra; c'était cette veuve dont venait de parler le peintre; elle s'agenouilla devant le tableau, elle contempla avec attendrissement cette image qui perpétuait le souvenir de l'époux qu'elle avait perdu, et bénit l'artiste dont la main habile lui rendait des traits chéris.

« Ah! monsieur Danloux, lui dit-elle, vous serez immortel. »

Puis, avec un soin religieux, elle recouvrit le tableau et le mit dans les mains d'un domestique qui le transporta chez elle.

Dès que le tableau fut parti, dès que la veuve émigrée eut quitté l'atelier, Danloux parut respirer plus librement.

« Maintenant, dit-il, je vais quitter l'Angleterre, je retourne en France; mais je suis trop vieux pour pouvoir m'y distinguer, et mon émigration me range dans une catégorie qui me privera sans doute des faveurs du gouvernement... Quand vous entendrez parler de Danloux, mon ami, pensez à son malheur, et croyez qu'il l'a expié en baissant la tête devant les injures de vos petits compatriotes. »

Danloux revint en France comme il l'avait dit, et on admira à l'exposition de 1802 son tableau de la *Vestale*, mais jamais il n'atteignit à la popularité, ni même à la réputation qu'il méritait. Il mourut à Paris en 1809. Un des meilleurs portraits qu'il a laissés est celui du père de Talma que les amis de ce célèbre tragédien ont longtemps admiré dans son salon.

David, qui en 1800 était le protégé d'un marchand d'estampes de Charing-Cross, ne tarda pas à devenir célèbre. Sans égard pour sa prudence écossaise, nous allons donner ici l'autre moitié de son nom : c'était Wilkie, artiste, qui n'oublia jamais la leçon de patriotisme que lui avait donnée l'infortuné Pierre Danloux; aussi David Wilkie a-t-il été surtout le peintre national, le peintre des mœurs de l'Écosse, sa patrie. Personne ne l'a surpassé pour l'habileté de la composition et le naturel de ses personnages. S'il nous est permis d'énoncer une opinion, nous le placerons au-dessus d'Hogarth, si populaire en Angleterre; il a sans doute moins de comique et moins d'*humour* qu'Hogarth; mais il est aussi drama-

tique, et dessinateur plus correct et plus vrai; il ne pêche jamais surtout contre le bon goût, qu'Hogarth blesse quelquefois. Mais en dehors de son talent, et pour tous ceux qui, sous les miracles du pinceau, cherchent les qualités morales de l'homme, son premier mérite, c'est son patriotisme. Par tous les moyens possibles, il cherche à faire ressortir le caractère franc, hospitalier et loyal des Écossais. Ici, ce sont des politiques de village, braves citoyens auxquels la diplomatie paraît étrangère; là, de bons paysans qui viennent payer le loyer de leurs fermes: c'est l'intérieur d'une auberge, ou une fête de village dans quelque coin ignoré de l'Écosse, ou de robustes enfants qui font la chasse aux rats, avant de la faire aux renards, ou bien encore de rieuses jeunes filles s'égayant à voir l'ombre d'un lapin sur la muraille: toujours des mœurs écossaises, depuis la noce, à un penny, jusqu'à la toilette dans la chaumière. A peine si, dans les nombreux tableaux de Wilkie, on compte un seul sujet français; il a peint l'impératrice Joséphine se faisant dire la bonne fortune chez une devineuse.

David Wilkie avait déjà voyagé en Espagne et en Italie, lorsque, il y a quelques années, il voulut visiter l'Orient. Homme d'une piété sévère, élevé dans la lecture de la Bible, les études du peintre et les souvenirs religieux le poussaient également vers la terre sainte; il parcourut l'Égypte et entra dans le port de Saint-Jean d'Acre. Il paraît que sa santé était depuis longtemps chancelante, ou bien qu'il eut à se reprocher quelque imprudence sous une latitude brûlante. Voici ce que nous trouvons dans une revue anglaise :

« Le 31 mai, le steamer l'*Oriental*, sur lequel sir D. Wilkie faisait la traversée avec son ami, M. Woodburn, entra dans la baie de Gibraltar et y reçut des dépêches. A six heures, M. Woodburn alla prévenir sir David dans sa cabine qu'on l'attendait pour prendre le thé, sir David répondit qu'il désirait prendre un peu de repos. Deux médecins qui étaient à bord vinrent le visiter et le trouvèrent plus malade qu'il ne le pensait lui-même; car il s'affaiblissait sans souffrir: si bien qu'il s'éteignit tout doucement, et il avait cessé de vivre à huit heures, entouré de ses amis et de deux médecins. Les passagers prièrent le capitaine du steamer de les ramener à Gibraltar, afin d'y ensevelir sir David: ce qu'il fit, mais les ordres du gouverneur sont si sévères qu'on ne put obtenir de débarquer le corps; il fallut lui donner la sépulture des matelots dans la baie, c'est-à-dire le jeter à la mer avec toutes les cérémonies usitées en pareilles circonstances. »

L'émule de Teniers, l'anobli de George IV, celui qui a peint le premier conseil tenu par la reine Victoria, l'ami de Walter Scott, le peintre

de genre de la Grande-Bretagne, privé de sépulture et jeté à la mer!!!

Danloux, qui apprit à Wilkie l'amour et le respect sacrés qu'on doit à la patrie, aurait dû lui dire aussi que quelquefois la patrie est ingrate.

MARIE AYCARD.

GAUSERIES.

* La mode est cette année aux bals d'actrices. Ni l'aristocratie, ni la politique, ni la finance, ni l'administration ne peuvent rivaliser avec le théâtre. C'est une fureur, une fièvre, un délire pour être invité à ses raouts.

Bientôt on lira dans les journaux :

« Madame Doche a l'honneur de prévenir le public que plus de cinq mille lettres ont été envoyées pour son bal; en conséquence, aucune nouvelle demande d'invitation ne pourra être accueillie. » (Communiqué.)

Les dames du monde sont furieuses. On parle d'une association entre les maîtresses de maison pour mettre en interdit tous les cavaliers qui auraient assisté à un bal d'actrices. Cette association compte déjà un très-grand nombre de signatures des plus marquantes du faubourg Saint-Germain, du faubourg Saint-Honoré, du faubourg Poissonnière et de la Chaussée-d'Antin.

La tragédie avait promis un grand bal pour inaugurer son superbe hôtel de la rue Trudon; mais la tragédie n'a point tenu sa promesse. La maladie s'y est opposée. Il faut espérer maintenant que la santé est revenue à mademoiselle de Belle-Isle et qu'elle acquittera la dette de Phédre et d'Hermione.

Le vaudeville, il faut lui rendre cette justice, a inauguré l'ère des bals d'actrices. Mademoiselle Alice Ozy a la première donné l'exemple. Madame Octave l'a imitée l'autre jour. Il n'est plus question maintenant dans les coulisses que de bals plus ou moins prochains. La mode gagne de proche en proche tous les théâtres. Il est question d'un grand bal chez mademoiselle Fuoco, danseuse à l'Opéra.

Quinze mille personnes lui ont déjà écrit pour lui demander des invitations. L'ambassadeur d'Angleterre s'est fait inscrire le premier.

La célèbre Atala Bilboquet, veuve de l'illustre saltimbanque, annonce aussi un grand raout pour la mi-carême. On ne sera admis qu'en culottes courtes.

Le bal de madame Octave était du reste charmant; elle en a fait les honneurs avec la grâce piquante qui distingue la spirituelle actrice. Je n'y étais pas, mais j'ai vu Tartempion qui en sortait et qui venait de danser quinze polkas avec mademoiselle Cerrito, vingt-cinq valses avec mademoiselle Plunkett, sans compter les simples quadrilles avec mesdames Doche, Renaud, etc., etc.

A propos de culottes courtes, dont nous parlions tout à l'heure, les bals d'actrices sont sur le point de réaliser un tour de force que n'a pu accomplir l'exemple du président Dupin, l'abandon du pantalon. Mademoiselle Zéphirine, première amoureuse des Funambules, a fait comme madame veuve Bilboquet, née Atala; ses lettres d'invitation portent un post-scriptum ainsi conçu :

« La culotte courte est de rigueur : à bas les bottes, honneur aux souliers à boucles ! »

Nul doute que tout le monde, dandys, financiers, diplomates, gens de lettres, artistes, représentants, ne se conforme au post-scriptum de mademoiselle Zéphirine des Funambules.

Pour aller à un bal d'actrices les hommes accepteraient tout, même la perruque et la poudre.

Or, la perruque et la poudre empêchent naturellement de fumer, de porter la moustache et de lire les journaux. Ce serait le coup le plus direct porté à l'influence de la presse.

Il y a là le germe de toute une rénovation sociale. Et dire que cette rénovation aura été accomplie par mademoiselle Zéphirine des Funambules et par madame veuve Bilboquet née Atala!

* On s'occupe en Espagne des aventures conjugales de Lola Montès, tout comme en France on s'occupe de socialisme et de coups d'Etat : c'est à ce point que toutes les feuilles de la Péninsule retentissent des gémissements et des plaintes de la nouvelle Ariane.

Vous n'ouvrez pas un journal espagnol sans lire, sous la rubrique *Chronica de Madrid*, ou *Correo de provincias*, quelques détails attendrissants sur la malheureuse situation de l'épouse abandonnée pour la troisième fois.

Et il paraît malheureusement que lord Head, le Thésée du XIX^e siècle, a pris à jamais son parti, et brisé définitivement avec sa bizarre moitié.

Un beau matin il a détalé sans tambour ni trompette, et déserté le logis conjugal. Lola Montès, ne trouvant pas à son réveil son compagnon accoutumé, soupçonna une nouvelle malice de l'infidèle.

Alors elle se mit en quête du fugitif, furetant tous les coins et recoins des hôtels de Cadix où le barbare aurait pu se cacher. Tout fut inutile; le cruel avait pris la route de Gibraltar et regagné Albion.

Lola Montès tomba alors dans un grand désespoir, et cela avec d'autant plus de raison que le perfide, en s'enfuyant, avait subtilisé la caisse de famille, tout comme à sa première fugue.

L'abandonnement de la belle abandonnée fut extrême; elle s'enferma dans une petite auberge et ne reparut plus; ce qui a fait croire tout d'abord à quelques journaux espagnols que l'étrangère s'était embarquée pour Gibraltar à la poursuite de son époux.

Bien plus, les journaux allemands, qui continuent à s'occuper, avec une sollicitude qui les honore, de l'ex-comtesse de Landsfeld, nous annonçaient dernièrement que la célèbre touriste, désabusée de toutes les vanités de ce monde, vivait retirée et obscure dans le Gothland sous la figure d'une femme de chambre!

Il n'en était rien pourtant.

Des lettres récemment arrivées de Cadix nous apprennent que madame Head, qui ne l'est plus, n'a pas quitté cette ville, qu'elle vient de recevoir une longue lettre motivée de son infidèle mari, annonçant leur éternelle séparation.

Ce pli terrible a plongé Lola Montès dans la plus profonde douleur.

Les attentions et les soins de ses amis ne peuvent la consoler.

Mais Calypso aussi ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse, et cependant elle finit bien par en prendre son parti. Espérons que madame Head imitera ce magnanime exemple et qu'elle ne privera pas sitôt la *Chronica de Madrid* et le *Correo de provincias* des précieux détails de ses curieuses aventures.

A bientôt donc des nouvelles plus consolantes de cette veuve de cent maris qui sont encore en vie, l'un à Calcutta, l'autre à Londres, et les autres ailleurs.

* Les jours fuient, les années se renouvellent, la génération vieillit, les révolutions se succèdent, les empires croulent, et l'Arménien, impassible devant les événements d'ici-bas, continue à faire l'ornement obligé de nos théâtres lyriques.

Quel est cet homme à la barbe blanche, au bonnet fourré, à la douillette noire, qui arpente à pas graves, bien que précipités, le foyer de l'Opéra?

Cet homme, c'est l'Arménien.

D'où vient-il? Nul ne le sait. Que fait-il? On l'ignore. Quel âge a-t-il? Il n'a pas d'âge. Est-il riche? A mil-

liards. Connaît-il la musique! A fond. Parle-t-il le français? Il sait toutes les langues, et ne parle à personne.

Mais enfin quel est cet homme? C'est l'Arménien. Paris n'en sait pas davantage.

Date-t-il de la République? Vous voulez rire! Sous le règne de Louis-Philippe, pendant quinze années consécutives, il était le meuble meublant de nos théâtres et de nos concerts; mais déjà sous la Restauration mon oncle l'avait vu s'étaler immuablement au balcon de l'Académie royale de Musique, et mon grand-père se rappelle parfaitement cette barbe blanche, ce bonnet fourré et cette douillette noire: car, au temps de l'Empire, le même Arménien se livrait à la même gymnastique.

L'existence de cet homme, le mystère de son mysticisme et de ses habitudes théâtrales remontent aux époques les plus reculées. Son origine et son costume se perdent dans la nuit des temps.

Le fait est que l'Arménien a toujours existé. Mais il ne sera donné à aucun œil humain de sonder les profondeurs de ce rébus fantastique, de déchiffrer ce logogriphe ambulante. Les jours fuiront, les années se renouvelleront, la génération vieillira, les révolutions se succéderont, les empires crouleront, et l'Arménien, impassible, continuera à faire l'ornement obligé de nos théâtres lyriques.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE. — *Un Ami malheureux*, vaudeville en deux actes de MM. Alphonse Royer et Gustave Vaëz. — La Fontaine nous a certifié, en vers encore, qu'un ami véritable est une douce chose.

L'ami Bussac est complètement de l'avis du fabuliste: en conséquence, il va s'installer sans la moindre façon chez son ami Félicien, qui lui ouvre ses bras, et mieux que cela, ses portes et sa bourse.

Une fois installé dans la maison de son bienfaiteur, ce terrible Bussac abuse tellement de l'hospitalité qu'il dégouterait à tout jamais d'avoir des amis.

Mieux vaudrait vingt ennemis qu'un pareil camarade.

Ce diable de Bussac ne se contente pas de venir seul chez son ami Félicien, il y vient avec tous ses créanciers, et voici que pour comble d'agrément il fait passer pour un mauvais sujet ce bon Félicien, qui n'a pas même une maîtresse et qui s'apprêtait à se marier honnêtement comme vous et moi pourrions le faire.

Fort heureusement que la vérité finit par trouver sa récompense au dénoûment, sans quoi nous aurions douté de la justice de la Providence et de celle de MM. Alphonse Royer et Gustave Vaëz.

Mais il est une chose dont nous ne doutons plus depuis longtemps, c'est de l'esprit et du talent de ces deux auteurs, qui par leur confraternité littéraire nous prouvent encore qu'il existe sur terre de véritables amis.

Ce nouvel ouvrage des spirituels auteurs du *Voyage à Pontoise* est rempli de charmants détails et a obtenu le succès le plus complet.

Ajoutons que cette pièce est rondement jouée par Félix, Luguet et madame Octave.



Explication du dernier Rebus.

Long nez, pâte, houx j'Ours malheureux, sous van le bien, vien, temps dormant.
(L'on n'est pas toujours malheureux, souvent le bien vient en dormant.)

1850. — PRIME EN OR ET ARGENT.

Quelques avantages offerts aux abonnés ont déterminé en très-peu de temps huit mille personnes à souscrire au *Journal pour rire*; nous voulons aujourd'hui, par un large sacrifice, augmenter rapidement la liste des abonnés aux *Modes parisiennes*. A cet effet, nous nous sommes adressés à M. Froment-Meurice, orfèvre-joaillier de la ville de Paris, et, grâce à des moyens spéciaux qui permettent d'abréger le travail et par conséquent de diminuer la main-d'œuvre, qui est, comme on sait, la principale dépense dans la joaillerie; grâce à l'importance de notre achat, nous avons obtenu de ce fabricant une remise qui nous permet d'offrir à toute personne qui s'abonne pour un an aux *Modes parisiennes* et paye 28 fr. pour cet abonnement,

UNE JOLIE BROCHE-ÉPINGLE, EN OR ET ARGENT,

qui se vend **VINGT FRANCS** dans le magasin de M. Froment-Meurice.

A toute personne qui, au lieu de 28 fr., verse pour son abonnement d'un an 40 fr., au lieu de la broche indiquée ci-dessus, nous donnons

UNE BROCHE-ÉPINGLE D'UN PLUS GRAND MODÈLE ET PLUS RICHE,

qui se vend **QUARANTE FRANCS** chez M. Froment-Meurice.

Chaque broche sera livrée dans un petit écrin garni de velours. — Moyennant 2 fr. de plus (30 fr. pour la petite broche ou 42 pour la grande), nous la ferons tenir *franc de port* sur tout le parcours direct des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Pour avoir droit à cette prime, il faut : 1° Payer ou avoir payé une année entière d'abonnement; 2° ne pas avoir reçu de prime pour l'abonnement d'un an qu'on a souscrit.

La prime ne sera pas donnée aux personnes qui, étant abonnées, complèteraient leur année d'abonnement. Il faut absolument souscrire pour une année entière et la payer d'avance.

Tout abonné qui n'aurait pas droit à recevoir la prime de 1850, parce qu'il aurait reçu une prime des années précédentes pour son abonnement actuel, — ainsi que tout abonné qui désirerait deux exemplaires de la prime de 1850, devra nous adresser : 40 fr. pour la petite Épingle-broche; 25 fr. pour la grande. — 2 fr. de plus pour recevoir l'épingle franc de port sur le parcours des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Les souscripteurs de l'étranger devront s'adresser — pour recevoir la prime de 1850 — à l'intermédiaire par lequel ils ont pris leur abonnement.

Enveloppes comiques. 42 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

A vendre un fonds de Modes, ayant 25 ans d'existence, dans une ville de 80 mille âmes. — S'adresser, à Paris, au bureau du journal, ou chez M. Dufour, 6, place de la Préfecture, à Lyon.

Paris. — Typographie Plon frères, rue de Vaugirard, 36.